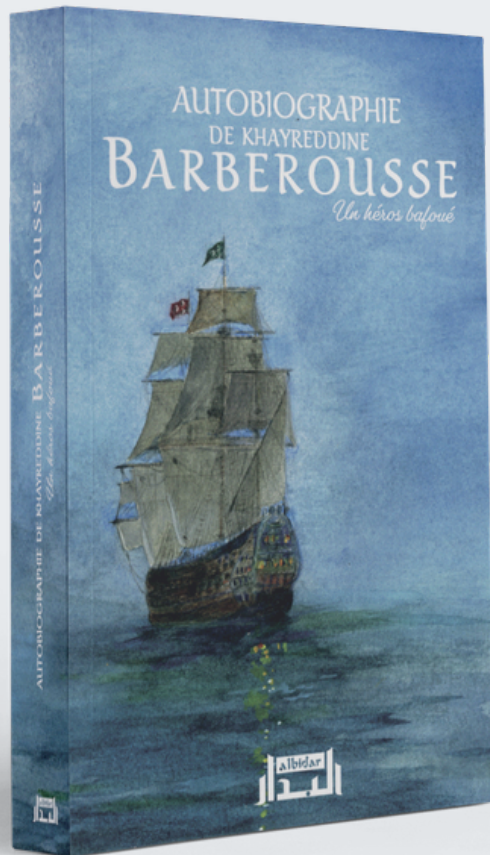


Des figures de l'islam à connaître

Autobiographie de Khayreddine Barberousse

Un héros bafoué



Pendant longtemps, on a déformé son image. Son nom a été associé à un pirate, ou un brigand avide de richesses et de pillages.

*Ce livre rétablit une vérité trop longtemps oubliée et bafouée. Il te fait découvrir Khayreddīn Barberousse comme il était réellement :
un homme engagé sur le sentier d'Allah, un mujāhid qui consacra sa vie à défendre les musulmans et à repousser les attaques des puissances européennes.*

Face à l'Empire espagnol, il ne s'est pas contenté de résister.

Il a protégé les terres musulmanes, uni des régions entières sous une même autorité, et contribué à faire de la flotte ottomane la plus puissante de son époque.

Mais surtout, il a secouru des milliers de musulmans persécutés.

Des hommes, des femmes et des enfants arrachés à leurs terres en al-Andalus, torturés sous l'Inquisition, qu'il a sauvés d'une mort certaine.

Plus de soixante-dix mille personnes ont ainsi été transportées vers les terres du Maghreb.

Ce livre te permet de découvrir son histoire comme elle ne t'a jamais été racontée. Non pas à travers les récits déformés, mais à travers ses propres mémoires.

Quelques pages de cet ouvrage :

**Début du récit de Barberousse,
conformément au firman du
sultan Suleymān al-Qānūnī
1542**

Gloire à Allah qui établit l'Islam sur les débris de l'idolâtrie, qui inspire à Ses fidèles adorateurs un courage héroïque et qui fait triompher Sa religion dans l'Univers. J'atteste qu'il n'y a qu'une seule et unique divinité, qui n'a point d'associé dans Son adoration et Sa toute-puissance. J'atteste également que Muḥammad est Son serviteur et Son Messenger, cet ambassadeur d'Allah envoyé ici-bas pour guider les Hommes et les Djinns sur le droit chemin. Allah ordonne à ceux qui commandent les croyants de ne cesser de combattre que lorsque tout sera soumis à Sa religion. Qu'Allah le Tout-Puissant verse sur Muḥammad et sur sa famille Sa plus grande bénédiction !

Cela étant dit :

Alors que j'étais en relation avec le calife Suleymān² al-Qānūnī Khān³ Ibn Selīm⁴ Khān Ibn Bāyezīd⁵, je reçus de sa part un firman⁶, lequel stipulait :

« Comment l'idée de quitter l'île de Midilli⁷ pour faire des expéditions vous est-elle venue, à toi et à ton frère 'Urūdĵ⁸ ? Et comment avez-vous pu conquérir Alger ? Quelles sont les expéditions maritimes et terrestres que vous avez effectuées jusqu'à présent ? Retranscris-moi tous ces événements dans un ouvrage, sans en omettre ni en ajouter aucun. Et lorsque tu auras fini ce livre, envoie-moi un exemplaire afin que je puisse le conserver dans ma bibliothèque. »

2. Suleymān al-Qānūnī : appelé *Suleymān le Magnifique* en Occident, il est né le 6 novembre 1494 à Trabzon (Turquie) et mort le 7 septembre 1566 à Szigetvar (Hongrie). Il est le 10^{ème} sultan de la dynastie ottomane et le 2^{ème} à porter le titre de calife. Qu'Allah lui accorde une large miséricorde.

3. Khān (ou Hān) : titre signifiant *dirigeant, souverain, celui qui commande* en turc. Employé à l'origine surtout par les souverains mongols, il fut repris, par la suite, par divers pouvoirs musulmans d'origine turque.

4. Selīm I^{er} : surnommé *le Brave* ou *le Terrible* (Yavuz en turc), il est né le 10 octobre 1470 à Amasya et décédé le 20 septembre 1520 à Istanbul. Il est le 9^{ème} sultan de l'Empire ottoman et le premier à porter le titre de calife, à partir de 1517. Il succéda à son père Bāyezīd II, qu'Allah leur fasse miséricorde. Dans le texte, Khayreddīne le désignera sous le nom de *Selīm*.

5. Bāyezīd II : connu en France sous le nom de Bajazet II, il est né le 3 décembre 1447 à Dimetoka (actuelle Didymotique, en Grèce) et décédé le 26 mai 1512 à Chekmece, près de Dimetoka. Il est le 8^{ème} sultan ottoman, succédant à son père Muḥammad al-Fātiḥ (ou *Mehmet II*, dit *Le Conquérant*) en 1481. Il fut déposé en 1512 par son fils Selīm, qu'Allah leur fasse miséricorde.

6. Firman : décret royal émis par un souverain dans certains pays musulmans. Il fut employé, entre autres, dans l'Empire ottoman et l'Empire moghol. On peut situer approximativement la date de ce firman aux alentours de 1542, étant donné que le récit de Khayreddīne s'achèvera la même année.

7. Midilli : île grecque (actuelle *Lesbos*), appelée aussi du nom de sa capitale, Mytilène ou encore *Mételin* par les Génois. Elle restera sous domination ottomane de 1457 à 1912.

8. 'Urūdĵ : orthographié *'Arudĵ* par les occidentaux et *Uruç* en turc, ce nom vient probablement du mot arabe *'urūdĵ* qui signifie *l'ascension*. Il est possible que le choix de ce prénom soit lié au jour de sa naissance, dans le cas où il serait né un

Lorsque je reçus ce courrier comportant cet ordre, je convoquai mon compagnon poète et scribe nommé ‘Alī al-Murādī⁹, lequel m’avait accompagné à plusieurs de mes expéditions. Je l’informai de la lettre que le calife Suleymān m’avait adressée et nous commençâmes immédiatement à écrire cet ouvrage. Je dictais et al-Murādī retranscrivait :

jour de la fête du *Mi’rāj* (correspondant à l’ascension du Messager d’Allah aux cieux) et Allah est plus Savant.

9. ‘Alī al-Murādī (orthographié également *Seydi ‘Alī Reis*) : amiral de la marine ottomane né en 1498, il est connu pour ses expéditions en Méditerranée et surtout dans l’Océan indien. Il écrivit en 1557 un livre relatant ses expéditions en Inde contre les Portugais, *Mir’at ul-Memalik* (*Dans le Miroir des pays*) : cet ouvrage, l’un des premiers récits de voyage de la littérature turque, n’a à ce jour jamais été traduit en langue arabe. Il est également l’auteur de plusieurs ouvrages techniques de navigation, de géographie et d’astronomie. Il fut le compagnon de Khayreddīne dans de nombreuses expéditions. Il meurt à Istanbul en janvier 1563.

Expédition d'Andrea Doria à Cherchell Juillet 1531

Lorsque l'on apprit à Charles Quint la nouvelle de la destruction de la flotte commandée par son amiral Rodrigo de Portuondo et la mort de ce dernier, il se mordit les doigts de rage. C'en était trop : la plaie était encore vive depuis la perte du Peñon et celle des neuf vaisseaux envoyés pour secourir la forteresse. Il fit réunir sur-le-champ un grand conseil, où se rendirent tous les commandants de ses navires et tous les grands de sa cour, s'adressant à eux de la sorte : « *Quel parti prendre maintenant contre ce Barberousse ? Nous ne pouvons pas mettre un bâtiment en mer sans qu'il ne l'enlève ! Il a rendu esclaves presque tous les habitants de nos côtes, et le petit nombre de ceux qui ont échappé à la captivité ont abandonné leurs maisons et leurs terres, dans la crainte de subir le même sort !* »

Toute l'assemblée garda un morne silence. La prononciation seule de mon nom glaçait le sang dans les veines des chrétiens. Charles Quint, voyant la consternation générale peinte sur tous les visages, réitéra de nouveau la même question, s'écriant furieusement : « *Vous m'avez rendu la risée des rois ! N'y a-t-il personne qui puisse affronter ce Turc ?* »

Personne ne se sentait ni la force, ni le courage d'ouvrir la bouche. Seul l'amiral génois Andrea Doria, qui était présent à cette assemblée, se jeta à genoux devant son roi et lui dit : « *Sois confiant, ô mon Seigneur ! Je prendrai la route en toute hâte et te ramènerai ce dénommé Barberousse, ennemi des chrétiens, enchaîné devant toi ! Lorsqu'il se retrouvera face à toi, tu pourras ordonner de le*

tuer et ainsi, son âme rejoindra celle de son frère 'Urūḍj dans les bas-fonds de l'Enfer ! »

Le roi infidèle, qu'Allah le maudisse, lui demanda : *« De quoi as-tu besoin pour atteindre cet objectif ? »*

Andrea Doria répondit : *« Je ne te demande que vingt vaisseaux bien grés. Cela me paraît plus que suffisant pour te débarrasser à jamais de ce Turc ! »*

Lorsque Charles Quint entendit ces paroles, son visage s'illumina de joie. Sa confiance démesurée en Andrea Doria lui fit espérer que ce dernier pouvait réaliser un tel projet. Il donna ordre de préparer sur-le-champ l'armement qu'il demandait.

Il existait depuis fort longtemps entre le roi de France et le roi d'Espagne une inimitié invétérée qui allumait entre eux les guerres les plus acharnées. Mais dans cette circonstance, le roi d'Espagne, oubliant son ressentiment, écrivit au roi de France afin de lui proposer une trêve, voire même une alliance contre moi. Il lui écrivit ainsi la lettre suivante : *« Tu es au courant de tous les malheurs que j'ai éprouvés. Ils sont dus à ce Turc que l'on a vu s'établir à Alger. Ne te flatte pas d'être mieux traité que moi : quand il m'aura réduit aux abois, tu peux être assuré que ton tour viendra. Nous sommes tous deux chrétiens et, par conséquent, ses ennemis. Écoute le conseil que te dictera la prudence et réunissons nos forces pour combattre cet ambitieux qui vise l'empire des mers. »*

La lecture de cette lettre fit faire de sérieuses réflexions au roi de France. Ne pouvant se dissimuler qu'il ne serait pas plus ménagé par moi que le roi d'Espagne, il se décida à lui envoyer un secours de vingt vaisseaux munis de soldats et de matelots, ainsi que des munitions de guerre et de bouche nécessaires à une longue campagne. Andrea Doria réunit ainsi cette escadre à celle qu'il avait préparée.

Je fus rapidement informé de tout ce qui se déroula dans cette assemblée par l'intermédiaire de mes espions, qui étaient éparpillés un peu partout en Europe. Ces derniers m'avaient de tous les événements, grands ou petits. De leur côté, les chrétiens avaient également des espions présents dans tous mes territoires, qui les

informaient de tout ce qui se passait à Alger et dans les autres villes musulmanes.

Pour ne pas éveiller les soupçons concernant mes décisions, j'agissais toujours naturellement et avec beaucoup de prudence. Mais il était impossible de garder complètement le secret au sujet de nos expéditions militaires. Le port d'Alger était en effet l'un des ports les plus fréquentés au monde et une foule de marchands venus de nombreuses contrées s'y pressaient, attirés par la richesse et la variété des marchandises que l'on y trouvait.

Andrea Doria prit la mer avec quarante bâtiments, dans l'espoir de me faire prisonnier auprès de Charles Quint. Tous ses bâtiments étaient immenses, bien plus grands que ceux que nous utilisions. Nos bateaux étaient cependant plus légers et plus rapides à manœuvrer. Je disposais à Alger d'une flotte de trente-cinq galères. Je conseillai à Sinan Reis de rentrer de l'expédition maritime qu'il menait à ce moment à Djerba. Je craignais en effet qu'il ne vint à rencontrer Andrea Doria avec des forces trop inférieures, et l'engageai ainsi à se joindre à nous. Sinan Reis se rendit à mon invitation avec tous les vaisseaux qui lui appartenaient. A son arrivée à Alger, nous pouvions ainsi compter dans le port quarante vaisseaux arborant le pavillon musulman. Par ailleurs, j'avais envoyé depuis un certain temps des ordres à Cherchell afin de faire des provisions de biscuits nécessaires à l'ensemble de notre flotte, et j'attendais avec impatience qu'elles fussent prêtes.

En ce temps-là, un bâtiment génois avait coutume de fréquenter le port d'Alger et d'y faire du commerce. Je lui avais accordé un laissez-passer qui lui permettait d'aller et de venir librement, sans crainte d'être inquiété par les marins musulmans. Andrea Doria engagea le capitaine de ce navire marchand à profiter de cette liberté de circuler en faisant un voyage à Alger, afin de lui amener, de gré ou de force et si cela était possible, quelque musulman établi dans ce pays afin d'avoir, par son canal, des aveux certains sur mes projets. Séduit par l'espoir d'une récompense, le capitaine prit une petite cargaison qui devait motiver son voyage et il fit voile pour Alger.

Lorsqu'il se trouva dans les parages d'Alger, il rencontra un bateau pêcheur. manœuvré par un Andalou qui s'était établi dans la ville de

Cherchell. Sous prétexte d'acheter du poisson, le capitaine fit venir à son bord ce musulman et, changeant sur-le-champ de manœuvre, alla à la rencontre d'Andrea Doria.

Ce dernier, ayant pris à part le pêcheur andalou, le questionna sur ce qui se passait à Alger. Le pêcheur lui apprit ainsi que notre flotte était prête à mettre à la voile et qu'elle n'attendait plus pour sortir que le biscuit qu'on fabriquait à Cherchell et qui était nécessaire à son approvisionnement.

Andrea Doria pâlit à cette nouvelle. Il ressentait qu'il n'était pas fait pour se mesurer à moi. Cependant, il avait fait une promesse solennelle au roi d'Espagne et, pour avoir une excuse qui pût pallier à sa lâcheté aux yeux de son souverain, il fit voile pour les côtes d'Alger avec le dessein de revenir au plus vite, sous prétexte que je n'osais point tenir la mer face à lui.

J'avais placé à la tête d'une flotte de vingt-cinq navires légers l'un de mes commandants, prénommé 'Alī Karaman, afin de rapporter de Cherchell le biscuit qui s'y fabriquait pour notre flotte. Prévenu du détachement de cette flottille, Andrea Doria conçut le projet de l'attaquer et de la détruire. Ainsi, cette victoire facile non seulement diminuerait de mon escadre, mais encore enflammerait l'ardeur des troupes de Charles Quint et serait sans doute accueillie comme un présage heureux par le roi.

Quelque temps après son arrivée à Cherchell, 'Alī Karaman vit arriver au loin la flotte espagnole. Il décida alors d'user d'un stratagème extrêmement intelligent : celui de faire couler nos propres bateaux.

La flotte espagnole s'approcha ainsi de la côte. Dans le port, les mâts des vingt-cinq navires coulés émergeaient à peine comme des piques qu'on aurait plantées dans l'eau. Il n'y avait aucun bruit, aucune vie sur le rivage. Malgré l'heure de la prière, aucun muezzin ne lançait l'appel de celle-ci et nul canon ne répondait à ceux des galères espagnoles. Toute la côte semblait plongée dans un profond sommeil et la ville semblait morte. Personne pour entendre le cri des marins espagnols, pas d'écho : c'était le silence.

Andrea Doria fit débarquer ses troupes. Il n'était point rassuré et enjoignit à chaque soldat de se tenir sur ses gardes. Les patrouilles

avancèrent avec prudence. Les rues étaient désertes et les portes des maisons entrebâillées. On en poussa les battants avec le bout des lances. Personne ! Les ustensiles de ménage, les tapis, les objets précieux, tout était là. Une aubaine pour les soldats. L'un d'eux aperçut un coffret d'argent et le prit, le soupesant : cela vaudra bien plusieurs écus. Un second l'imita, puis un autre, puis un autre encore, puis enfin tous les soldats débarqués. Chacun voulut avoir sa part. Ils s'élancèrent dans les maisons et s'emparèrent de tous les objets qui leur tombaient sous les mains. Un désordre effroyable régna alors dans la ville. Dans les rues qui menaient au port, on voyait des hommes avancer avec peine sous le lourd fardeau de leur butin. Le plus humble ustensile paraissait superbe à ces Espagnols cupides.

Des ballots, hâtivement formés d'un tapis dans lequel étaient entassés, pêle-mêle, les objets les plus disparates, étaient traînés lorsque leur volume ne permettait pas aux épaules de les porter. Par les fenêtres, on jetait au compagnon qui attendait dans la rue tout ce qui pouvait être emporté. Ce n'était plus un pillage, c'était un déménagement. Chacun s'empressait, courait, enlevait, arrachait comme pour soustraire le plus de choses possibles au feu.

Alors que le chaos était à son comble, soudain, 'Alī Karaman donna l'ordre d'attaquer. Les coups de feu s'abattirent tout à coup du haut de la citadelle, qui était demeurée silencieuse, close et à laquelle personne n'avait prêté attention. Les portes bardées de fer s'écartèrent et, sabre en main, les troupes turques s'élancèrent, suivies des habitants de la ville que 'Ali Karaman avait réuni dans le fort. Il s'en suivit un combat sanglant. Andrea Doria ne s'attendait pas à cette attaque, convaincu que ce qui avait poussé les Turcs à se barricader était la peur.

Les soldats turcs se dispersèrent dans les rues de Cherchell, tuant tous les mécréants qu'ils rencontraient, profitant du désordre et de leur incapacité à s'unir et former une troupe organisée. Ils tuèrent ainsi des centaines d'Espagnols, qui fuyaient vers leurs bateaux afin de sauver leur vie, et réussirent à en emprisonner mille sept cents d'entre eux.